

Voix plurielles

Revue de l'Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)



Se voir entre les pages d'un livre : une lecture asexuelle de Traverser la nuit de Marie Laberge

Emily Gula

Volume 20, Number 1, 2023

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1100036ar>

DOI: <https://doi.org/10.26522/vp.v20i1.4307>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)

ISSN

1925-0614 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gula, E. (2023). Se voir entre les pages d'un livre : une lecture asexuelle de Traverser la nuit de Marie Laberge. *Voix plurielles*, 20(1), 42–58. <https://doi.org/10.26522/vp.v20i1.4307>

Article abstract

L'asexualité fait face à deux défis principaux : d'une part, un monde qui normalise l'attraction sexuelle comme étant un phénomène inéluctable chez tous et toutes, et, de l'autre, un manque de compréhension quant à l'absence éventuelle de cette attraction chez certains individus. Bien que la représentation de personnages asexuels commence à devenir plus courante dans la littérature anglophone, elle l'est moins dans la littérature francophone contemporaine. Pour mettre en valeur cette identité queer souvent exclue et invalidée dans les espaces sociaux et littéraires, le présent article discutera des stratégies de lecture qui me permettront de faire une interprétation qui dépasse la normalisation hétéro- et allosexuelle sans que le contenu queer soit évident à première vue. Tout en reconnaissant les définitions et les stéréotypes de l'asexualité, mon étude du roman *Traverser la nuit* (2019) de Marie Laberge mettra en lumière les indices de l'asexualité probable de la protagoniste. L'analyse de ses réflexions sur ses expériences de vie et de ses relations intimes, ainsi que celle de la thématique et la structure non-linéaire du récit, révèlent une représentation narrative de l'asexualité.

© Emily Gula, 2023



This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

**Se voir entre les pages d'un livre :
une lecture asexuelle de *Traverser la nuit* de Marie Laberge**

Emily GULA, McMaster University

Résumé

L'asexualité fait face à deux défis principaux : d'une part, un monde qui normalise l'attirance sexuelle comme étant un phénomène inéluctable chez tous et toutes, et, de l'autre, un manque de compréhension quant à l'absence éventuelle de cette attirance chez certains individus. Bien que la représentation de personnages asexuels commence à devenir plus courante dans la littérature anglophone, elle l'est moins dans la littérature francophone contemporaine. Pour mettre en valeur cette identité queer souvent exclue et invalidée dans les espaces sociaux et littéraires, le présent article discutera des stratégies de lecture qui me permettront de faire une interprétation qui dépasse la normalisation hétéro- et allosexuelle sans que le contenu queer soit évident à première vue. Tout en reconnaissant les définitions et les stéréotypes de l'asexualité, mon étude du roman *Traverser la nuit* (2019) de Marie Laberge mettra en lumière les indices de l'asexualité probable de la protagoniste. L'analyse de ses réflexions sur ses expériences de vie et de ses relations intimes, ainsi que celle de la thématique et la structure non-linéaire du récit, révèlent une représentation narrative de l'asexualité.

Mots-clés

Asexualité ; Réception ; Lecture queer ; Littérature québécoise ; Laberge, Marie

Introduction

Dans la société contemporaine, la sexualité obligatoire¹ exige notre conformité. Selon Ela Przybylo, la priorisation du sexe s'étend sur plusieurs niveaux : les rapports sexuels reçoivent une plus haute importance que d'autres activités sociales parce qu'ils sont jugés « bons », « naturels », « intégraux » à la construction de soi et « nécessaires » à la survie d'une relation romantique (*Asexualities*, 228). Cette pression sociale, aussi connue sous le néologisme *allonormativité*², contraint les individus à assumer des identités sexuelles³ ou à participer à des actes sexuels, même non désirés (Gupta 132). Il existe une supposition courante selon laquelle tout le monde ressent de l'attirance sexuelle ; si une personne ne correspond pas à cette norme, la société allonormative voit en son asexualité un signe de trouble moral, médical ou psychologique (132). Par conséquent, les personnes asexuelles sont repoussées dans les marges. L'asexualité ou l'adjectif *asexuel-le* désigne « une personne qui ne ressent pas d'attirance sexuelle » (AVEN ; je traduis). Historiquement, l'asexualité a été associée à un trouble mental, une condition hors de

l'état « naturel » (Filipová 112). De nos jours, plusieurs idées fausses continuent de circuler au sujet de l'asexualité. Comme d'autres identités queers, les personnes asexuelles font face à la discrimination, à l'effacement, à la pathologisation, à l'abus ou au viol correctif (Holleb 30). Elles reçoivent souvent des commentaires méprisants ou des attitudes sceptiques qui contestent la validité de leur identité : « Tu n'as pas encore trouvé la bonne personne. Tu vas changer d'avis » ; « Donc, tu es célibataire ? » ; « As-tu subi un traumatisme dans ton passé ? Tu as peur, c'est tout », entre autres questions similaires (Kennon 11 ; je traduis). De plus, leur appartenance à la communauté queer est parfois remise en question selon la croyance qu'elles sont confrontées à moins d'oppression (Holleb 30). Ce sont de nombreux exemples d'aphobie⁴, un concept voisin à l'homophobie, qui peut être vécue non seulement dans les espaces hétéronormatifs, mais aussi dans les milieux queers. Puisque l'asexualité est invisibilisée et invalidée face à la sexualité obligatoire, il est important d'approfondir notre compréhension de cette identité.

Pour mieux saisir la diversité des expériences asexuelles, il faut préciser que certaines personnes asexuelles peuvent ressentir de l'attirance sexuelle sous des conditions interpersonnelles spécifiques, comme après avoir développé un lien émotif avec quelqu'un. Le modèle d'attirance divisée⁵, conçu par la communauté asexuelle pour mieux définir cette orientation, établit la distinction entre l'attirance romantique, une proximité affective mais non charnelle, et l'attirance sexuelle, un sentiment qui incite le désir d'entreprendre des actes sexuels avec une autre personne (Princeton U). Ce modèle rend possible la flexibilité de l'identité sexuelle et reconnaît la palette d'expériences possibles. Quelqu'un pourrait être, par exemple, asexuel et biromantique, asexuel et hétéroromantique ou encore asexuel et aromantique. Dans le cadre de cet article, je me concentrerai sur la représentation de l'asexualité, sans oublier qu'elle existe parfois en relation avec d'autres identités queers.

Depuis les cinq dernières années, on commence à apprécier une inclusion plus grande de personnages asexuels dans la littérature anglophone, particulièrement dans la littérature jeunesse⁶ (Kennon 3). Auparavant, la représentation de l'asexualité dans les œuvres de fiction était stéréotypée et nuisible à la communauté asexuelle. Dans les séries de science-fiction, *Doctor Who* et *Sherlock Holmes*, les protagonistes sont considérés trop intellectuels pour vouloir satisfaire un désir charnel, ce qui renforce le stéréotype selon lequel les personnes asexuelles sont en grande majorité des génies masculins (Osterwald 41). Dans d'autres cas, les personnages moins motivés par le sexe sont décrits comme méchants, déviants ou brisés, ou sont comparés à

des « meurtriers, des extra-terrestres, des créatures mythiques, des robots ou des personnes traumatisées », toutes des associations péjoratives qui lient un manque d'attrance asexuelle à l'anormalité ou à la non-humanité (170 ; je traduis). La représentation de l'asexualité prend une valeur encore plus péjorative lorsque ces mêmes personnages sont « sauvés » ou « complétés » par une relation romantique ou sexuelle (170). Ces représentations courantes sont limitées et imprécises, voire offensantes ; des exemples nuancés de l'asexualité s'avèrent donc nécessaires pour arriver à une visibilité plus juste.

Les représentations des personnages asexuels sont peu nombreuses dans la littérature francophone ; bien que certains récits nous offrent des personnages asexuels, leur orientation sexuelle est rarement explicitée. Ainsi, comme l'explique Isabelle Boisclair, la narratrice de *L'envie* (2011) de Sophie Fontanel choisit de ne plus coucher avec les hommes pendant plusieurs années afin de se distancier de la sexualité obligatoire et de la possession sexuelle associée à la masculinité (20). Le choix ressort d'une résistance à la société fondée sur la sexualité obligatoire et d'un désir de réclamer son propre corps. Alors que cette représentation « asexuelle » ne correspond pas à sa définition actuelle, le thème de l'asexualité temporaire s'inscrit en filigrane. L'autrice française Mélanie Fazi aborde également le sujet de l'asexualité dans son œuvre de non-fiction⁷ *Nous qui n'existons pas* (2018), où elle n'adopte aucune étiquette pour raconter son désintérêt de vivre en couple et ses frustrations par rapport à la sexualité normative. Dans ces deux exemples, des sujets asexuels semblent présents de façon subtile, mais ils ne sont pas clairement désignés comme tels. C'est ainsi qu'il revient au lectorat d'identifier la représentation implicite de l'asexualité.

Dans cet article, je présenterai quelques stratégies de lecture queer qui me permettront de déceler les traces textuelles de l'asexualité qui colorent le roman *Traverser la nuit* (2019) de Marie Laberge. Une lecture asexuelle de ce roman rend visible l'asexualité probable de la protagoniste. Victime d'abandon et de maltraitance depuis sa naissance, Emmy Lee, une femme solitaire et silencieuse dans la cinquantaine, consacre sa vie aux soins des autres personnes. À plusieurs reprises, Emmy se critique durement, croyant qu'elle ne vaut rien. Tout au long du roman, elle ne se défend pas contre les personnes qui la harcèlent verbalement ou physiquement et résiste à toute forme d'attachement, que ce soit des personnes qui la respectent ou des lieux transitoires. Le glissement narratif entre le passé et le présent d'Emmy permet au lectorat de mieux comprendre la totalité de ses expériences de vie et ses relations avec autrui. Qui plus est,

la focalisation interne de la narratrice à la troisième personne divulgue l'intériorité d'Emmy d'une manière qui confond souvent l'identité de la narratrice avec celle de la protagoniste, mais qui fournit un accès continu à ses pensées intimes au cours de la lecture.

J'aimerais mettre de l'avant l'attitude d'Emmy envers la sexualité et ses expériences sexuelles, la socialité non-sexuelle avec d'autres femmes et l'emploi des éléments narratifs du récit comme une métaphore pour l'invisibilisation de l'asexualité. Toutefois, il faut éviter d'assembler l'asexualité d'Emmy avec un refoulement des abus sexuels dont elle est victime. D'après des définitions plus récentes à ce sujet, l'identité asexuelle ne se manifeste pas en conséquence des traumatismes, mais se construit selon des impressions uniques et variées de l'attraction sexuelle. Bien qu'un·e lecteur·rice puisse interpréter l'asexualité comme une réponse aux agressions répétitives que vit la protagoniste, je pense que l'asexualité est un élément immuable de l'identité. Il est néanmoins important de reconnaître que les abus sexuels exercent un effet violent sur la psychologie des survivant·es.

Les stratégies de lecture queer

La signification d'un texte dépend surtout de l'intervention d'un·e lecteur·rice. Selon Shalyn Claggett, la narratologie doit considérer le contexte hors du récit et la façon dont la subjectivité d'un tel lectorat influence son interprétation, notamment lorsqu'il s'agit des perspectives féministes et queers (353). Les lecteur·rices cherchent parfois la représentation de soi dans un récit ; une interprétation subjective reflète alors mieux la diversité de leurs expériences ou de leur identité personnelle. Une étude de Jonathan Adler sur la santé mentale et l'identité narrative – le récit interne qu'une personne construit à propos de soi-même pour accorder un sens à sa vie (367) – révèle que le thème d'agentivité dans les récits personnels des patient·es en psychothérapie augmente progressivement au cours de la thérapie et concorde avec une amélioration de la santé mentale (381). Cela met en relief l'importance de la conception des récits où le sujet a l'occasion de vivre à sa façon. En général, les personnes ont tendance à vouloir saisir le pouvoir des narrateur·rices à commenter et à accorder un sens aux événements vécus par les protagonistes (Claggett 357). Ainsi, nous retenons que l'écriture de récits personnels permet aux individus historiquement marginalisés de retrouver une agentivité à l'intérieur des systèmes oppressifs et que le récit est un outil d'autoréalisation (356). Quant à la

question de l'asexualité, la rédaction ou la lecture d'un récit, où on peut s'identifier à un ou à plusieurs aspects d'un personnage, favorise une meilleure compréhension de soi.

Si la notion du personnage est, selon nous, peu abordée par la narratologie traditionnelle, un lien métaphysique se tisse entre le lectorat et les personnages afin de produire une identification avec eux, surtout lorsque le·a lecteur·rice est à la recherche d'une représentation textuelle de soi. L'identité narrative est alors comparable au concept narratologique de la caractérisation directe de Gerald Prince (Claggett 357). Il s'agit des moments textuels où les traits d'un personnage sont décrits par le·a narrateur·rice ou par le personnage lui-même (Prince 24). Si certains aspects identitaires d'un personnage de fiction ne sont pas bien définis, le·a lecteur·rice s'implique davantage dans sa caractérisation pour compléter son portrait. Dans notre société hétéronormative, on s'attend à ce que le·a lecteur·rice implicite⁸ adhère à des conditions « normalisées » liées à l'identité, par exemple à la matrice hétérosexuelle⁹ ou au genre sexuel binaire (Kubowitz 209). Quand un·e lecteur·rice de chair et de sang se défait de ces « normes », une lecture subjective est possible pour mieux s'identifier au contenu du texte et aux personnages qui peuplent le récit. Les lecteur·rices ont notamment tendance à « s'approprier » des textes en les rendant significatifs pour elleux-mêmes. Plus on est marginalisé, moins on se trouve représenté et plus on doit s'efforcer de s'insérer dans les textes lors de la lecture (205). Cela arrive plus souvent pour les traits fondamentaux qui nous définissent en tant qu'êtres humains, tels que nos croyances, nos désirs, nos passions et notre orientation sexuelle (206). Ainsi, les lecteur·rices queers appartiennent à une communauté interprétative¹⁰ spécifique parce qu'ils partagent l'expérience discriminatoire d'un monde hétéronormatif (207). Par ailleurs, Sean O'Connor constate que les lecteur·rices queers sont particulièrement aptes à réinterpréter l'art parce qu'ils sont habitués à devoir s'insérer dans les textes qui pratiquent l'exclusion (8). De nos jours, malgré une inclusion marquante des diverses identités sexuelles dans la littérature et les médias, cette inclusion reste minime en comparaison à l'allo-hétérosexualité.

Pour dévoiler la représentation implicite de l'asexualité dans la littérature, il faut se fier aux stratégies de lecture queer. Même pour les textes apparemment allo-hétéronormatifs, un certain degré de queerité peut s'installer lors de la lecture. Cela engendre une suspension et une contestation des paramètres « normaux » pour permettre une interprétation plus queer (213). De même, dans certains contextes, comme les périodes historiques de censure, les auteur·rices peuvent aussi se servir des stratégies d'écriture qui communiquent une signification queer sans la

nommer explicitement (202). Suivant cette logique, une interprétation queer ou non sont toutes les deux possibles pour un même texte, en fonction des stratégies de lecture et d'écriture appliquées (203). La sensibilité à une identité particulière augmente la probabilité de faire une interprétation queer s'il y a des éléments qui font appel au lectorat.

Afin d'inclure davantage l'asexualité dans la littérature, on peut également se fier à une approche qui comprend l'identification de « résonances asexuelles », c'est-à-dire, un caractère, une sensibilité ou une implication qui réoriente l'identité statique de l'asexualité à sa présence subtile dans un lieu donné (Przybylo et Cooper 304). Selon ce modèle, un élargissement de la définition de l'asexualité contribue à sa reconnaissance dans des sources inattendues, comme l'asexualité politique, née de la libération féminine, et l'asexualité artistique (303). Sans qu'une catégorisation explicite d'un personnage soit nécessaire, il est possible d'entreprendre une analyse qui prenne en compte des moments éphémères et des traces d'asexualité (305). Ce genre d'approche subjective donne accès à la représentation de l'asexualité qui passerait autrement inaperçue et encourage une identification du lectorat au récit.

La résistance à la sexualité obligatoire et aux relations sexuelles

Dans l'incipit du roman de Laberge, Emmy décide de quitter son conjoint alcoolique et violent et de s'établir ailleurs. Cet événement marque la fin de sa soumission aux tyrans de sa vie et l'incitation de son voyage à l'autoréalisation, car elle n'accepte plus d'être un objet de plaisir charnel et de dédain émotionnel pour un homme. Le début du récit montre donc la prise en charge de l'agentivité de la protagoniste. Pour Emmy, se débarrasser de cet homme agressif avec qui elle habite est une étape vers la liberté : « Rien n'est plus léger que quitter Ghyslain. S'éloigner de ses brutales exigences, qu'elles soient de bière, de sexe ou de pizza, ne représente aucun sacrifice ou arrachement » (12). Sa manière blasée d'incorporer le sexe dans sa liste traduit son attitude générale à l'égard du sexe. La protagoniste minimise son importance et considère qu'il est aussi négligeable qu'une mauvaise nutrition.

La narration ultérieure dépeint ensuite les relations et les événements qui ont mené au résultat décrit dans ce premier chapitre. La première fois qu'Emmy rencontre Ghyslain, il évoque « le rappel impérieux du sexe dans les vibrations de la moto » et il lui demande si « ça donne le goût en crise » (148), mais elle ne songe pas au sexe à ce moment précis. Au lieu de ressentir une attirance sexuelle, elle s'intéresse plus au paysage que Ghyslain peut lui montrer lors de

leurs escapades à moto : « Emmy ne trouvait pas, mais si le prix à payer était aussi simple et rapide, ce n'était pas au-dessus de ses moyens. Tant que Ghyslain ne s'attardait pas, elle pouvait l'endurer » (148). Cette citation révèle que le sexe est un acte qu'Emmy est prête à supporter, une activité que les hommes qu'elle croise désirent et qu'elle leur accorde sans vraiment en avoir envie. Pendant son adolescence, Emmy travaille dans un casse-croûte, où un client régulier lui offre des pourboires importants en échange de relations sexuelles : « Comme toujours, quand il était question de sexe dans sa vie, elle l'avait laissé faire sans broncher. [...] Elle laissait cet homme marié [...] se soulager en murmurant qu'elle aimait ça » (26). Au cours de sa vie, bien qu'Emmy ait des relations sexuelles, elle n'est jamais motivée par le sexe.

Son désintéret mène toutefois à la question du consentement. Emmy n'est pas nécessairement forcée de participer aux relations sexuelles avec les hommes de sa vie, mais elle ne leur donne pas son consentement enthousiaste non plus. En effet, elle est limitée à ce choix parce qu'elle ressent une pression à répondre aux besoins charnels des autres et semble considérer son corps comme un objet à donner, ce qui reflète la sexualité obligatoire (Gupta 132 ; Przybylo, *Asexual Erotics*, 15). Si cette norme laisse croire que le sexe est « naturel » et « universel », une personne qui ne préfère pas participer à des actes sexuels est poussée à se conformer au système. Emmy doit prétendre qu'elle désire ce contact sexuel parce qu'elle n'arrive pas à reconnaître un modèle alternatif. La possibilité de son asexualité est donc ignorée. Pour combattre la dominance de l'allosexualité, CJ Chasin suggère un recadrage de l'absence de désir qui normalise la possibilité d'une relation non-sexuelle afin d'éliminer les conséquences du sexe comme obligation ou transaction (416). Si le comportement sexuel était moins imposé – que ce soit aux personnes allosexuelles ou asexuelles –, toute forme de sexualité mènerait à une affirmation de soi (416). Dans le cas d'Emmy, cela lui aurait permis de refuser ces actes sexuels non désirés avec les hommes qui la contraignaient, parce que son asexualité aurait été une identité reconnue par la société.

Alors que les partenaires masculins d'Emmy s'avèrent presque hypersexuels, les hommes peuvent aussi être victimisés par les effets de la sexualité obligatoire. Il importe donc de ne pas rejeter la possibilité de l'asexualité masculine. La pratique de l'allo-hétérosexualité est souvent imposée chez les hommes selon la présomption¹¹ qu'ils sont programmés à jouir du contact sexuel (Przybylo, « Masculine Doubt », 231). La supposition selon laquelle la sexualité est un aspect intrinsèque de l'identité conteste la masculinité des hommes qui ne se trouvent pas à

l'intérieur de ces normes (233). De ce fait, la dénormalisation de la sexualité obligatoire peut également influencer la manière dont les hommes interagissent avec la sexualité globalement, ainsi qu'avec leurs relations sexuelles et non-sexuelles.

Au moment où Emmy doit se faire avorter à la suite d'une grossesse inattendue, le lectorat apprend qu'elle n'éprouve pas l'envie d'avoir des enfants : « Elle est toutefois certaine que se reproduire n'a jamais constitué un désir. Finalement la seule chose qu'elle a jamais [*sic*] vraiment voulue, c'est la paix » (Laberge 27). Dans ce cas, son manque d'intérêt pour la reproduction n'est probablement pas lié à son asexualité, puisque l'asexualité et la parentalité ne sont pas des notions incompatibles. Le désir d'Emmy semble plutôt dirigé vers un concept abstrait : la paix, l'indépendance et la liberté, au lieu des plaisirs corporels, charnels et biologiques. La quête d'Emmy est alors de retrouver un espace où elle peut résister aux demandes de son entourage et réclamer son autonomie. Ses priorités particulières sont aussi évoquées dans une introspection qui exprime son apathie pour tout ce qui relève de la sexualité :

En dehors de la tranquillité, rien n'avait fait l'objet du moindre désir. Surtout pas le sexe ou ce qu'elle en savait et encore moins l'amour, cet étrange rapport à l'autre qui engendre tant d'effets secondaires. Quand, au cinéma ou à la télévision, elle voyait des gens s'agiter en se frottant l'un contre l'autre avec plus ou moins de conviction, elle en éprouvait au mieux de l'ennui. (27)

Cette indifférence s'oppose à la préoccupation sexuelle qu'elle perçoit chez les autres. Le parallélisme (« elle voyait des gens » et « elle en éprouvait [...] de l'ennui ») dans la dernière phrase illustre non seulement son attitude envers la sexualité, mais aussi ses difficultés à bâtir des liens émotifs avec autrui. De ce fait, Emmy reconnaît sa différence par rapport à la norme sexuelle dont elle est familière. Au sein de la communauté asexuelle, un phénomène populaire consiste à remplacer le sexe avec d'autres idées ou objets que les personnes asexuelles préfèrent. Une étude récente sur le suivi oculaire chez les individus allo- et asexuels a corroboré l'hypothèse selon laquelle les sujets allosexuels focalisent plus longtemps sur les images érotiques que les sujets asexuels (Milani et al. 9). En effet, la sexualité n'est pas un sujet provocant pour de nombreuses personnes asexuelles, mais Emmy est consciente de la sexualité presque omniprésente dans la société, ce qui joue un rôle marquant dans sa vie personnelle.

Après s'être échappée de l'orphelinat où elle a été agressée à plusieurs reprises, Emmy réfléchit à sa sexualité dans un passage qui établit son asexualité apparente :

Pour Emmy, la sexualité était une chose cachée, contraignante et désagréable qui ne faisait du bien qu'à l'autre et qu'elle endurait pour avoir la paix. En silence.

Elle n'avait jamais éprouvé le moindre désir, encore moins du plaisir. Tout ce qui touchait au sexuel constituait une sorte de laissez-passer pour survivre. Grâce à cette envie qui tenaillait les hommes, elle obtenait un toit et une sécurité limitée. [...] À ses yeux, la chose demeurait un mystère opaque mais pratique (Laberge 70).

Sans que le sexe lui déplaise complètement, Emmy éprouve un manque de désir par rapport aux attentes habituelles des pulsions sexuelles. Comparativement aux hommes dans le roman qui l'exploitent, Emmy traite le sexe comme un moyen pour arriver à une fin, une tâche, pour ainsi dire. Il existe certainement des personnes asexuelles qui peuvent se livrer à des rapports sexuels pour plusieurs raisons, telles que faire des enfants ou échanger du plaisir avec son·sa partenaire, entre autres. Dans la communauté asexuelle, les attitudes envers le sexe sont multiples : la palette asexuelle inclut les descripteurs positif, neutre, négatif ou même repoussé complètement¹². Emmy ne semble pas ressentir le désir d'avoir des rapports sexuels avec une autre personne, ce qui traduit souvent une attirance sexuelle, mais elle est persuadée par son entourage masculin et allosexuel de se conformer à la norme.

Soulignons que sa vision négative de la sexualité est en partie une conséquence de ses traumatismes, comme lorsqu'elle fut agressée par un prêtre pendant son enfance. Selon Emmy, la religion est une force opprimante qui la réduit au silence : « La religion qui se proclame propriétaire de la mort et qui condamne la sexualité est un leurre, une sorte d'ordre inventé pour assagir les révoltes, étouffer les cris, Emmy en est persuadée » (66). Chaque fois qu'elle est obligée d'avoir des rapports sexuels contre son gré, son agresseur « pardonn[e] ensuite ses péchés d'impureté » (69). Selon la doctrine de l'Église chrétienne en ce qui concerne la sexualité, celle-ci est seulement tolérée dans un contexte hétérosexuel, surtout entre un homme et une femme marié·es, et toute forme de sexualité qui s'éloigne de cette norme est jugée déviante ou immorale. Il est contradictoire qu'une figure religieuse qui perpétue cette idée peu judicieuse soit aussi celle qui agresse sexuellement une petite fille. Un prêtre ou une sœur est censément « asexuel·le » conformément à son vœu de chasteté, mais l'abstinence des religieux·euses n'est pas équivalente à l'orientation asexuelle. Certaines religions, y compris le catholicisme, constatent que c'est un instinct naturel de vouloir participer aux actes sexuels et qu'il faut éviter de succomber à la tentation. Elles imposent des vœux de chasteté aux religieux·euses et aux jeunes non-marié·es sous couvert que l'abstention est une décision vertueuse (Mollet et Lackman 28). D'une certaine manière, la culture de pureté et les programmes éducatifs qui enseignent

l'abstinence renforcent la sexualité obligatoire, car ils oublient l'existence des personnes qui ne ressentent pas ce genre d'attirance (28). Ils assimilent la chasteté à l'asexualité, sans reconnaître que la chasteté est un comportement conscient et que l'asexualité est pour certain·es une identité sexuelle (28). Peu importe le vœu de chasteté du prêtre qui agresse Emmy, il agit sur des pulsions sexuelles et ne se prête donc pas à une étiquette réellement asexuelle. En revanche, il accuse sa victime d'impureté et la critique de ne pas se conformer aux attentes de la sexualité normative.

Pour une socialité non-sexuelle

Puisque les rapports sexuels ne sont pas une priorité pour un grand nombre de personnes asexuelles, l'asexualité promeut d'autres méthodes pour se lier avec autrui. Contrairement au stéréotype de la froideur ou de la frigidité, mots péjoratifs typiquement associés à la sexualité diminuée des femmes, les personnes asexuelles romantiques figurent dans des relations interpersonnelles affectives et vitales. C'est en écho à cette relationnalité alternative que le roman de Laberge propose une socialité non-sexuelle qui se déploie dans les personnages féminins en particulier.

Le désintérêt qu'éprouve Emmy envers les relations sexuelles n'élimine pas sa capacité à aimer. À l'époque où Emmy habitait dans un orphelinat, elle prenait soin de Mimine, une petite fille innue à peine plus âgée qu'Emmy, qui finit par mourir de tuberculose. Quand la nuit était trop froide, Emmy tenait son amie contre son corps dans son lit pour la réchauffer. En échange de soins, Mimine a appris à Emmy à lire. Cette intimité, décidément non-sexuelle, est une antithèse à l'abandon qu'Emmy ressent ailleurs. Dans une entrevue, Laberge fait des remarques sur l'amitié entre Emmy et Mimine : « Et là [en tenant Mimine], pour la première fois, elle a un lien émotif avec quelqu'un·e qui a recours à elle et qui lui donne la chaleur qu'elle-même lui donne... c'est-à-dire qu'il y a un échange et il y a un lien. Et ça, ça fait d'elle la personne humaine qu'elle est » (Paradis). Cet exemple soutient que les relations non-sexuelles doivent être mises en valeur afin d'éviter la tendance sociétale à donner une plus haute importance aux relations sexuelles.

Ce lien amical se multiplie avec d'autres personnages dans *Traverser la nuit*. C'est le cas entre Emmy et Jacky, une femme âgée et mourante dont Emmy prend soin dans un centre d'accueil. Les deux femmes développent une forte amitié, au point où Jacky laisse son héritage à

Emmy au lieu de le léguer à son propre fils. Les mots de Jacky habitent Emmy tout au long du récit : ses rappels et ses conseils lui apprennent à vivre pour elle-même et à ne pas se sacrifier pour ceux qui ne la respectent pas. Laberge commente cette relation ainsi : « Ce que Jacky fait, c'est quand même lui montrer que l'on peut se révolter, que l'on peut refuser, que l'on peut dire non. Et c'est pour ça qu'elle ferme la porte de cet appartement, au départ du roman ! » (Paradis). Grâce à Jacky, la valeur d'Emmy est enfin reconnue par une figure maternelle qui remplace celle dont Emmy est privée antérieurement.

En dernier lieu, Emmy rencontre la propriétaire Raymonde Pépin, qui fait preuve d'une grande compassion dès le moment où elle arrive chez elle. Raymonde s'avère très discrète et n'incite pas Emmy à divulguer son histoire avant qu'elle ne soit prête. Quand Emmy fuit l'église où Raymonde l'a invitée à un « comité d'accueil aux réfugiés » (Laberge 130), la protagoniste revit ses traumatismes occasionnés par l'espace. Raymonde ne la force pas à rester sur place et offre de l'amener à la gare, ce qui accorde à Emmy une liberté et une agentivité. Par contraste avec les relations qu'Emmy entretient avec les hommes, celles avec les femmes sont enrichissantes et guérissantes sur le plan psychologique. Autrement dit, elles partagent une solidarité et une amitié qui ne sont détériorées ni par le désir charnel, ni par les attentes inégales. C'est surtout lors de ces relations qu'Emmy se sent en sécurité parce qu'elle peut vivre son asexualité sans jugement ni pression. De plus, ces exemples réussissent à briser le stéréotype selon lequel les personnes asexuelles seraient trop refoulées pour laisser entrer une autre personne dans leur cercle intime.

Avant de rencontrer ces deux femmes à l'âge adulte, Emmy n'était jamais bénéficiaire du *care* (soin) qu'elle avait montré à Mimine. Même les soins qu'Emmy offre à ses clients au centre d'accueil ne sont pas réciproques jusqu'à ce qu'elle rencontre Jacky. Son manque de relationnalité non-sexuelle pendant la majeure partie de sa vie provoque une hésitation devant de nouvelles connaissances, mais Emmy arrive finalement à accepter le *care* des autres. Elle se rend compte qu'elle mérite, elle aussi, de l'amour inconditionnel. Nous constatons donc que le vide qu'Emmy ressent provient des soins inadéquats pendant son enfance et de l'absence de socialité affective qu'elle retrouve finalement chez Jacky et Raymonde.

La communication métaphorique et narratologique de l'asexualité

Le thème du vide qui imprègne le récit semble, par ailleurs, servir de métaphore à l'asexualité. Tout au long du texte, Emmy se voit comme une personne incomplète, vide et invisible dans un monde qui la méprise. Elle se dévalorise constamment, ce qui se manifeste dans son discours intérieur et dans ses relations avec autrui. Ce sentiment la pousse à rejeter l'intimité positive et à tolérer la maltraitance. Afin de surmonter sa peine psychologique, elle doit faire un effort important. Le monologue intérieur suivant révèle comment Emmy se perçoit : « Emmy avait conclu qu'elle était une chose davantage qu'une personne. Qu'elle ne disposait d'aucun intellect. Qu'elle n'avait pas d'âme non plus, cette étrangeté évanescence qui avait l'air de donner du poids à ce qu'elle ne pouvait comprendre. Cette dimension supérieure à laquelle elle n'avait pas accès » (19). De la même manière que la notion est présentée dans ce passage, les personnes asexuelles peuvent ressentir la déshumanisation à cause de la sexualité obligatoire. Les phrases à la forme négative démontrent l'enracinement profond des influences externes qu'intériorise Emmy. Dans des espaces allonormatifs, le traitement de personnes asexuelles, considérées brisées et défectueuses, mène au sentiment de vide et d'invisibilité. Laberge discute de son inspiration pour la création du personnage d'Emmy :

Je pense que c'est un personnage qui m'est venu en réfléchissant au nombre de gens dans notre société qui sont invisibles pour les autres. On a le mépris assez facile : si on n'est pas beaux, si on n'est pas bien nantis, si on n'a pas l'âge glorieux de la jeunesse... On est moins visibles ! Je me demandais comment l'on faisait pour vivre quand personne ne nous voit et quand personne ne tient compte de nous (Paradis).

En donnant la parole aux personnes « invisibles » dans notre société, y compris les femmes âgées, vulnérables et dociles, le récit devient un outil d'autoréalisation. C'est une façon de valider l'existence d'une telle personne devant la tendance sociétale à discriminer contre ceux qui ne se conforment pas. Un récit qui propose des représentations positives et variées de l'asexualité permet une meilleure acceptation et appréciation d'une identité sexuelle fréquemment oubliée ou remise en question dans le discours courant.

Il convient alors de se demander si la présence thématique de l'asexualité touche à la structure du roman. *Traverser la nuit* débute après qu'Emmy s'inspire de Jacky afin de vivre pour elle-même, et le lectorat doit assembler les détails de son passé au cours de sa lecture. La divergence entre le temps du récit et le temps du discours crée une non-linéarité temporelle semblable à la découverte de soi, qui ne suit pas toujours un chemin droit lorsqu'il s'agit de

l'identité sexuelle. Elizabeth Hanson, quant à elle, décrit une structure narrative qui ouvre la voie à la présence sous-entendue de l'asexualité dans la construction d'un récit (348). Contrairement au désir narratif théorisé par Peter Brooks, qui constate que le récit veut avancer vers la téléologie et la finitude (319), une structure narrative qui mimerait l'asexualité résiste à ce mouvement, contredit l'intégrité narrative et empêche une finalité (Hanson 347). Dans la perspective de Hanson, la logique de l'asexualité fait que l'absence de l'attirance asexuelle n'a pas d'objectif, ni de cible, ni de tendance vers une direction ou une autre, ce qui perturbe le mouvement du récit (349). Pour elle, une structure narrative asexuelle est un récit dans lequel « rien n'arrive », c'est-à-dire, rien de conséquence (353). De ce fait, le récit se termine, mais le lectorat n'est pas satisfait sur le plan épistémologique, ce qui agit contre le désir narratif ou « hétérosexuel » qui promeut le mouvement vers une clôture significative (Hanson 357).

Dans *Traverser la nuit*, la résolution du récit se présente dès la première phrase. Emmy fuit son conjoint violent et se distancie de son passé traumatisant grâce au soutien affectif et financier de Jacky. Si l'intrigue principale comporte la transformation intérieure d'Emmy, le récit n'avance pas vers une fin définie, c'est-à-dire que la clôture narrative est déjà atteinte au commencement de la lecture. La progression du livre saute entre le présent, voire la vie indépendante d'Emmy, et le passé, qui raconte surtout son enfance et son emploi au centre d'accueil où elle rencontre Jacky. Le lectorat réarrange tous ces événements non-linéaires afin de révéler le parcours qui a mené au résultat décrit au début du roman. En raison de la focalisation interne de la narratrice, le changement de l'attitude d'Emmy est visible dans les moments d'introspection. L'intrigue est donc fondée sur la caractérisation de la protagoniste, plutôt que sur la succession des événements. Emmy passe d'une femme vulnérable et sans confiance à une femme qui prend sa vie en main et reconnaît sa valeur et son humanité, une idée encore une fois communiquée par le récit :

Elle s'est cachée, elle s'est même effacée aux yeux de ceux qui la voyaient et ne la méprisaient pas. Comme cette Lucette qui la regardait avec une joie authentique et qui lui octroyait un courage dont elle se sent indigne jusqu'à la moelle. Comme Jacky. Comme Raymonde qui a deviné sans chercher à confirmer, sans chercher à la forcer au plus mince aveu, à la plus infime confiance. En tout respect de son rythme, de sa personne. Comme si elle était quelqu'un. Parce qu'elle est quelqu'un. Et qu'il est temps de cesser de se traiter en déchet (173).

La clôture narrative est donc la réalisation qu'elle mérite le respect et l'acceptation. Cela coïncide avec la découverte de soi, ou avec sa reprise de force psychologique pour que son

asexualité soit mise en valeur. Le résultat de ce voyage est déjà accompli avant que le récit commence. Bien qu'on atteigne une clôture au niveau de l'évolution psychique d'Emmy, le récit ne favorise pas le désir narratif en tant que structure narrative traditionnelle. La perspective novatrice de Hanson peut nous faire penser aux traces asexuelles dans la structure d'un récit et aux façons dont la possibilité de l'asexualité informe sa construction. Ajoutons qu'une stratégie d'écriture asexuelle, en tandem avec des stratégies de lecture queer, montre que l'asexualité ne se manifeste pas tout simplement dans le contenu thématique, mais qu'elle devient également une partie intégrale du texte lui-même.

Conclusion

Dans *Traverser la nuit*, le récit fonctionne comme un miroir de soi pour qu'un·e lecteur·rice puisse s'identifier à un personnage qui partage son identité. L'intervention du lectorat est particulièrement importante pour la lecture de l'asexualité implicite, car quelqu'un·e peut s'insérer dans un texte en s'appuyant sur les éléments textuels qui l'appellent. Une lecture queer soutient l'asexualité probable d'Emmy. Selon mon analyse, son indifférence envers le sexe, son désir de se lier autrement et ses sentiments de vide et de non-appartenance sont enracinés dans la structure du texte et évoquent justement son orientation sexuelle. Cependant, il reste à déterminer si les traces asexuelles lisibles dans *Traverser la nuit* rendent justice à l'asexualité. Pour les lecteur·rices qui font une lecture moins queer, iels n'en verraient peut-être aucune. Évidemment, il n'est pas possible de saisir toutes les expériences individuelles asexuelles avec une seule représentation littéraire, car chacun·e interagit avec le monde et aborde sa quête identitaire de façon unique. Pour ne pas mettre toutes les personnes asexuelles dans une même case, Chasin suggère qu'il faut reconsidérer les définitions de l'asexualité qui promeuvent involontairement la supériorité de l'allosexualité, en partie parce que ces définitions exercent une pression à être un·e asexuel·le « légitime » (418). S'il existait une plus grande palette de représentations de l'asexualité, les lecteur·rices qui s'identifient à certains aspects de cette orientation sexuelle pourraient se sentir plus visibles. De plus, normaliser sa présence dans la littérature et les médias participerait à démystifier cette sexualité non normative. À l'avenir, j'espère voir une inclusion plus étendue des personnages asexuels dans la littérature francophone, surtout des représentations positives et visibles qui mettent en valeur les personnes

asexuelles, ou du moins qui ne misent pas tant sur l'aspect sexuel normatif de l'identité pour valoriser le personnage, et par extension, le·a lecteur·rice.

Bibliographie

- Adler, Jonathan M. « Living into the Story : Agency and Coherence in a Longitudinal Study of Narrative Identity Development and Mental Health over the Course of Psychotherapy ». *Journal of Personality and Social Psychology* 102.2 (2012). 367-389.
- Asexuality Visibility and Education Network (AVEN), 2022. En ligne : <https://www.asexuality.org>.
- Boisclair, Isabelle. « L'envie de Sophie Fontanel : se soustraire au 'schéma des hommes' ». *Cahiers de l'IREF* 8 (2017). 15-21.
- Bowman, Akemi Dawn. *Summer Blue Bird*. New York : Simon Pulse, 2018.
- Brake, Elizabeth. *Minimizing Marriage : Marriage, Morality, and the Law*. Oxford : Oxford UP, 2011.
- Brooks, Peter. « Narrative Desire ». *Style* 18.3 (1984). 312-327.
- Butler, Judith. *Gender Trouble : Feminism and the Subversion of Identity*. Londres : Routledge, 1990.
- Chasin, CJ DeLuzio. « Reconsidering Asexuality and Its Radical Potential ». *Feminist Studies* 39.2 (2013). 405-426.
- Claggett, Shalyn. « The Human Problem ». *Narrative Theory Unbound : Queer and Feminist Interventions*. Dir. Robyn Warhol et Susan S. Lanser. Columbus : Ohio State UP, 2015. 353-359.
- Decker, Julie Sondra. *The Invisible Orientation : An Introduction to Asexuality*. New York : Carrell Books, 2014. E-book.
- Fazi, Mélanie. *Nous qui n'existent pas*. Abbeville : Dystopia, 2018. E-book.
- Filipová, Petra. « Gender and Asexuality in Academic Sources ». *Gender in Focus : Identities, Codes, Stereotypes and Politics*. Andreea Zamfira et al. Leverkusen : Barbara Budrich, 2018. 108-122.
- Fish, Stanley. *Is There a Text in This Class? The Authority of Interpretive Communities*. Cambridge : Harvard UP, 1980.

- Gupta, Kristina. « Compulsory Sexuality : Evaluating an Emerging Concept ». *Signs* 41.1 (2015). 131-154.
- Hanson, Elizabeth Hanna. « Toward an Asexual Narrative Structure ». *Asexualities : Feminist and Queer Perspectives*. Dir. Karli June Cerankowski et Megan Milks. New York : Routledge, 2014. 344-374.
- Holleb, Morgan Lev Edward. *The A-Z of Gender and Sexuality from Ace to Ze*. Philadelphia : Jessica Kingsley Publishers, 2019.
- Iser, Wolfgang. *The Act of Reading: A Theory of Aesthetic Response*. Londres : Routledge and Kegan, 1978.
- Kann, Claire. *Let's Talk About Love*. New York : Swoon Reads, 2018.
- Kennon, Patricia. « Asexuality and the Potential of Young Adult Literature for Disrupting Allonormativity ». *International Journal of Young Adult Literature* 2.1 (2021). 1-24.
- Kubowitz, Hanna. « The Default Reader and a Model of Queer Reading and Writing Strategies Or : Obituary for the Implied Reader ». *Style* 46.2 (2012). 201-228.
- Laberge, Marie. *Traverser la nuit*. Montréal : Québec Amérique, 2019.
- Little Badger, Darcie. *Elatsoe*. Hoboken : Levine Querido, 2020.
- Milani, Sonia *et al.* « Examining Visual Attention Patterns among Asexual and Heterosexual Individuals ». *The Journal of Sex Research* (2022). 1-11. En ligne : <https://doi.org/10.1080/00224499.2022.2078768>
- Mollet, Amanda L. et Brian Lackman. « Allonormativity and Compulsory Sexuality ». *Encyclopedia of Queer Studies in Education*. Dir. Kamden K. Strunk et Stephanie Anne Shelton. Leiden : Brill, 2022. 26-30.
- O'Connor, Sean. *Straight Acting : Popular Gay Drama from Wilde to Rattigan*. Londres : Bloomsbury Academic, 2016.
- Oseman, Alice. *Loveless*. New York : HarperCollins Children's Books, 2020.
- Osterwald, Gwendolyn. « Contradictions in the Representation of Asexuality : Fiction and Reality ». *IAFOR Journal of Arts & Humanities* 4.1 (2017). 36-44.
- Paradis, Karine. « Marie Laberge donne la parole aux invisibles dans *Traverser la nuit* ». *Mitsou Magazine*, 2019. En ligne : <https://mitsoumagazine.com/rencontres/tete-a-tete/marie-laberge-donne-la-parole-aux-invisibles-dans-traverser-la-nuit>. Consulté le 3 mai 2022.

- Prince, Gerald. « Characterization ». *A Dictionary of Narratology*. Lincoln : U of Nebraska P, 1989. 24.
- Przybylo, Ela. « Masculine Doubt and Asexual Wonder : Asexually-Identified Men Talk About Their (A)sexualities ». *Asexualities : Feminist and Queer Perspectives*. Dir. Karli June Cerankowski et Megan Milks. New York : Routledge, 2014. 225-246.
- . *Asexual Erotics : Intimate Readings of Compulsory Sexuality*. Columbus : The Ohio State UP, 2019.
- Przybylo, Ela et Danielle Cooper. « Asexual Resonances : Tracing a Queerly Asexual Archive ». *GLQ : A Journal of Lesbian and Gay Studies* 20.3 (2014). 297-318.
- « Split Attraction Model ». *Gender and Sexuality Resource Centre*, Princeton U. En ligne : <https://www.gsrc.princeton.edu/split-attraction>. Consulté le 5 mai 2022.
- Strickland, AdriAnne. *Beyond the Black Door*. New York : Imprint, 2019.

Notes

¹ En anglais, les termes *compulsory sexuality* ou *sexual imperative* décrivent le rôle central que la société accorde aux rapports sexuels et à la sexualité.

² Le terme « allonormativité » s'est développé parmi des communautés en ligne pour centrer et normaliser l'asexualité. Une personne allosexuelle est quelqu'un·e qui ressent de l'attirance sexuelle ou qui ne se considère pas asexuel·le. Un concept similaire est l'« amatonormativité », conçu par la chercheuse Elizabeth Brake (2011). Cela décrit la priorisation des relations romantiques ou sexuelles avant toute autre relation, ainsi que la supposition que l'attirance sexuelle est une expérience universelle (Mollet et Lackman 26).

³ Dans son article, Kristina Gupta évite de faire une distinction entre l'asexualité comme une identité hors de la sexualité versus une autre forme d'identité sexuelle, car cela se base sur la supposition que la sexualité et l'asexualité sont toujours des identités définissables. Elle dit : « I argue that the question of whether asexuality is outside of sexuality or is simply another form of sexuality is not a useful question, as it reflects the assumption that both sexuality and asexuality are definable identities » (132).

⁴ Le terme « aphobie » (ou *aphobia* en anglais) est un néologisme qui décrit l'hostilité et les préjugés contre les personnes asexuelles et/ou aromantiques.

⁵ Le modèle d'attirance divisée est notre traduction du terme anglais *split-attraction model*.

⁶ En anglais, on fait référence à la catégorie *Young Adult*. Quelques exemples de livres avec une représentation asexuelle sont *Let's Talk About Love* (2018) de Claire Kann, *Summer Blue Bird* (2018) d'Akemi Dawn Bowman, *Beyond the Black Door* (2019) d'AdriAnne Strickland, *Loveless* (2020) d'Alice Oseman et *Elatsoe* (2020) de Darcie Little Badger.

⁷ J'utilise « non-fiction » ici pour distinguer *Nous qui n'existent pas* des romans fantasy de l'autrice. Dans l'introduction de ce livre, l'équipe de la maison d'édition Dystopie constate que « l'on peut être à la fois hors collection et totalement dans la ligne éditoriale » (7).

⁸ Le·a lecteur·rice implicite de Wolfgang Iser est le modèle hypothétique d'un·e lecteur·rice qui partage les connaissances de l'auteur·rice et comprend son intention artistique. C'est à ellui que l'auteur·rice s'adresse.

⁹ La matrice hétérosexuelle de Judith Butler décrit la supposition selon laquelle tout le monde est hétérosexuel par défaut.

¹⁰ La communauté interprétative est un concept de Stanley Fish qui fait référence au contexte culturel jouant un rôle dans la réception d'un texte.

¹¹ En anglais, l'expression *biological imperative* insiste sur le fait que le sexe est une pulsion naturelle aussi importante que la nutrition et le sommeil.

¹² Les équivalents anglais sont *sex-positive*, *sex-neutral*, *sex-negative* et *sex-averse*. Il y a souvent une distinction entre l'attitude que les personnes asexuelles ont envers la sexualité des autres et envers la leur.